

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

N° 118

FACULTÉ DE MÉDECINE

LA DOCTRINE
DE
L'ÉCOLE DE MONTPELLIER
ET L'HUMORISME MODERNE

THESE

Présentée et publiquement soutenue devant la Faculté de Médecine de Montpellier

Le 12 Juillet 1921

PAR

André VIALLES

Né à Montpellier, le 19 avril 1894

CROIX DE GUERRE

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

Examineurs de la Thèse	{	VIRES, professeur, <i>Président</i> .	{	<i>Assesseurs.</i>
		GRANEL, professeur.		
		GALAVIELLE, agrégé.		
		EUZIERE, agrégé.		

MONTPELLIER
IMPRIMERIE FIRMIN ET MONTANE

Rue Ferdinand-Fabre et Quai du Verdanson

1921

LA DOCTRINE

DE

L'ÉCOLE DE MONTPELLIER

ET L'HUMORISME MODERNE

PERSONNEL DE LA FACULTE

Professeurs

Anatomie	MM. GILIS.
Histologie	VIALLETON.
Physiologie	GRYNFELT.
Physique médicale	HEDON.
Chimie biologique et médicale	IMBERT.
Botanique et histoire naturelle médicales	DERRIEN, <i>doyen</i> .
Anatomie pathologique	GRANEL.
Microbiologie	MASSABUAU.
Pathologie et thérapeutique générales	LISBONNE.
Pathologie interne	BOSC.
Thérapeutique et matière médicale	N...
Hygiène	VIRES.
Médecine légale et toxicologie	BERTIN-SANS (H.)
Clinique médicale	N...
Clinique chirurgicale	DU CAMP.
Clinique obstétricale	VEDEL.
Clinique des maladies mentales et nerveuses	TEDENAT.
Clinique ophtalmologique	FORGUE, <i>assesseur</i> .
Clinique des maladies des enfants	VALLOIS.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	MAIRET.
Clinique gynécologique	TRUC.
Clinique d'oto-rhino-laryngologie	BAUMEL.
Clinique des maladies des voies urinaires	ESTOR.
	DE ROUVILLE.
	MOURET.
	JEANBRAU.

Honorariat

Doyens honoraires: MM. VIALLETON et MAIRET.

Professeurs honoraires: MM. E. BERTIN-SANS et RODET.

Secrétaires honoraires: MM. GOT et IZARD.

Chargés de Cours complémentaires

Clinique propédeutique de chirurgie	MM. RICHE.
Clinique propédeutique de médecine	RIMBAUD.
Clinique des maladies des vieillards	EUZIERE.
Clinique des maladies syphilitiques et cutanées	MARGAROT.
Médecine opératoire	SOUBEYRAN.
Pathologie chirurgicale	ETIENNE.
Accouchements	DELMAS (P.).
Pharmacologie	GALAVIELLE.
Matière médicale	CABANNES.
Stomatologie	WATON.

Agrégés en exercice

Médecine	MM. LEENHARDT.	Chirurgie	MM. RICHE.
	GAUSSEL.		ETIENNE.
	EUZIERE.	Accouchements	LAPEYRE.
	RIMBAUD.	Histoire natur.	DELMAS (P.).
Anatomie	MARGAROT.	Physique	GALAVIELLE.
Chimie	DELMAS (J.).		CABANNES.
	MESTREZAT.		PECH.

Examineurs de la thèse:

MM. VIRES, professeur, <i>Président</i> .	MM. GALAVIELLE, agrégé.
GRANEL, professeur.	EUZIERE, agrégé.

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les dissertations qui sont présentées doivent être considérées comme propres à leur auteur et qu'elle n'entend leur donner ni approbation, ni improbation.

DILECTISSIMÆ UXORI MEÆ

MELS ET AMICIS

A. VIALLES.

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE
MONSIEUR LE PROFESSEUR VIRES

PROFESSEUR DE THÉRAPEUTIQUE ET MATIÈRE MÉDICALE
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

A MONSIEUR LE PROFESSEUR GRANEL

A MONSIEUR LE PROFESSEUR-AGRÉGÉ GALAVIELLE

A MONSIEUR LE PROFESSEUR-AGRÉGÉ EUZIÈRE

A. VIALLES.

AVANT-PROPOS

C'est un sentiment de gratitude envers notre vieille Ecole de Montpellier, ainsi qu'une réelle admiration pour l'enseignement qui fit sa grandeur et sa renommée, qui nous ont amené à écrire cet essai.

Nous n'avons nullement la prétention de faire l'apologie de notre Ecole, mais, disciple reconnaissant, nous ne pouvons assister, indifférent, à la remise en honneur, dans la Médecine Contemporaine, des conceptions qui furent de tout temps l'apanage de la doctrine montpelliéraine et nous tenons à exprimer le sentiment de fierté que cette constatation nous procure.

On ne peut le nier, à cette doctrine si violemment combattue autrefois, les événements ont donné raison; et les grandes découvertes scientifiques modernes viennent de lui apporter un nouveau lustre. Il existe, en effet, à l'heure actuelle, une retour à la tradition hippocratique, que marque principalement la renaissance de l'humorisme. A cette tradition hippocratique, l'Ecole de Montpellier, de tout temps, s'est montrée fidèle. Grâce à sa philosophie médicale, toujours mise par elle au premier plan, elle a su conserver un corps de doctrine vivant qui a subi, sans doute, des modifications, mais qui s'est raffermi par cette évolution même.

Ainsi, malgré les obstacles nombreux, malgré l'opposition des théories et des doctrines les plus diverses, l'Ecole

de Montpellier, fidèle aux principes de l'Ecole de Cos, a toujours assigné aux humeurs de l'Organisme et à leurs modifications, qui constituent un des modes importants de sa défense une place capitale.

C'est par la conception montpelliéraine de la maladie que l'on saisit la parenté étroite qui unit l'humorisme moderne à l'humorisme ancien.

Le mérite de l'humorisme moderne, rajeuni par les connaissances nouvelles et les moyens d'enquête perfectionnés, est de démontrer et d'expliquer ce que l'humorisme ancien n'avait fait qu'entrevoir et supposer.

L'étude des vieux Montpelliérains nous apprend que ces médecins, par l'admirable intuition de leur sens clinique autant que par l'observation scrupuleuse des faits médicaux, ont découvert les grands principes qui sont la base de la Science médicale.

Participons à ce respect de notre Ecole pour la tradition; ne mésestimons pas ceux qui vinrent avant nous, et disons avec Bacon « que les modernes sont plus grands que les anciens en s'élevant sur leurs épaules ».

Constater dans l'orientation de la médecine actuelle un retour à la tradition hippocratique et retrouver dans l'humorisme moderne les théories de l'Ecole montpelliéraine sera donc le but de cet essai.

LA DOCTRINE
DE
L'ÉCOLE DE MONTPELLIER
ET L'HUMORISME MODERNE.

I

L'HUMORISME ANCIEN

*Nescire quid antea natus sil acciderit, id
est semper esse puerum (CICÉRON)*

« L'humorisme, a dit F. Bérard, dans sa *Doctrine médicale de l'Ecole de Montpellier*, est tellement dans les faits que c'est le système des premiers médecins, des malades, des peuples très ignorants comme très éclairés » ¹.

Il est de toute évidence que la théorie médicale qui attribue l'état de santé ou de maladie à l'équilibre ou au déséquilibre des humeurs de l'organisme est fort ancienne. Bien avant Hippocrate, on la trouve formulée et constituée en doctrine générale par Empédocle d'Agrigente et

(1) F. Bérard. — *Doctrine médicale de l'Ecole de Montpellier*, 1821.

Aleméon de Crotone, au ^v^e siècle av. J.-C., et, lorsque le Vieillard de Cos, dans un exposé méthodique, réunit les préceptes de l'art de guérir il adopta les théories humérales régnantes.

Pour les Anciens, le corps humain se composait de trois principes particulier, à savoir: le solide, l'humide et les Esprits, c'est-à-dire le contenant, le contenu et le souffle qui donne le mouvement. Par contenu, ils entendaient les quatre humeurs cardinales: le sang, la pituite, la bile et l'atrabile. Tant que ces humeurs étaient mêlées en proportion convenable et que, par ce mélange, elles se tempéraient, c'était la *crase*, c'était la santé. Y avait-il, au contraire, rétention anormale, production exagérée, séparation ou prédominance d'une de ces humeurs, c'était la *dyscrasie*, c'était la maladie.

Telle fut la conception antique de l'humorisme. Mais, on se ferait une idée fausse de la doctrine hippocratique si l'on croyait que sa pathologie se basait uniquement sur ces altérations humérales. Concevant la maladie comme une réaction de la Nature vivante, les renseignements qu'Hippocrate cherchait à retirer de l'examen des fluides, des crises, de la coction ou des métastases humérales, n'entraient que pour une part seulement dans le diagnostic ou le pronostic de la maladie.

Telle ne fut pas, au contraire, la conception de Galien, quoiqu'il eut adopté le fond de la doctrine hippocratique. Pour lui, la maladie et sa cause déterminante résident dans l'altération des humeurs. C'est en se basant sur cette physiologie conventionnelle et en portant jusqu'aux limites extrêmes l'application de la théorie humorale, que Galien fit de l'humorisme la base de sa pathologie et de sa thérapeutique, à telles enseignes que l'on a pu dire que si Hippocrate est le Père de la médecine, Galien fut le Père de l'humorisme.

Jusqu'au v^e siècle, c'est chez les médecins grecs, chez Oribase, Aëtius, Alexandre de Tralles et Paul d'Egine, que l'on retrouve la tradition de l'humorisme galénique, tempéré cependant par l'importance de plus en plus grande que prend l'étude des altérations des solides de l'organisme.

L'œuvre de ces compilateurs est continuée, au vi^e siècle, par les Bénédictins de l'Abbaye du mont Cassin, et les médecins de l'Ecole de Salerne; et, jusqu'au xvr^e siècle, l'humorisme galénique dominera dans tous les écrits et dans toutes les écoles.

Le premier adversaire sérieux de l'humorisme ancien, dit M. Jaccoud¹, fut, en réalité, Fernel². Ce professeur de l'Ecole de Paris vit dans la maladie une altération des solides de l'organisme et nia l'importance des altérations humérales.

D'ailleurs, à cette époque, l'exagération de l'humorisme dans ses applications, fut en grande partie la cause de sa déchéance. La doctrine hippocratique n'avait pas été conservée, sauf cependant, à l'Ecole de Montpellier, qui fut ainsi à l'abri des exagérations grossières de ces doctrines médicales outrancières.

A l'heure même où les théories humérales paraissaient perdre définitivement leur influence, Paracelse³, un fou de génie, séparant l'alchimie médiévale de la chimie proprement dite, eut l'intuition de la place importante que cette dernière devait prendre dans l'avenir de la médecine. Avec sa doctrine des acrés chimiques, on peut dire qu'il a porté un coup mortel au galénisme.

(1) Jaccoud. — De l'humorisme ancien comparé à l'humorisme moderne, thèse d'agrégat., Paris 1863.

(2) Fernel, 1497-1538.

(3) Paracelse, 1498-1546.

Mais c'est plus spécialement à Van Helmont¹ que nous devons l'édification d'un humorisme chimique basé sur l'observation et l'étude de la véritable composition des humeurs.

Le xvii^e siècle, inauguré par la géniale découverte de la circulation du sang par Harvey, fut un siècle fécond en recherches de toutes sortes sur la circulation lymphatique, les globules du sang, la sécrétion urinaire, etc. Les doctrines chimiques y furent en grand honneur et tentèrent d'expliquer tous les phénomènes morbides.

L'étude des sciences physiques et mathématiques éloignèrent, au xviii^e siècle, les médecins de la chimie et de l'humorisme et l'on reprit les vieilles idées solidistes de Fernel, on expliqua mécaniquement la digestion, l'hématose, les sécrétions et le fonctionnement des organes.

Ce fut alors aussi bien contre les théories d'Hoffmann² et de ses disciples, qui ramenaient la vie à de simples propriétés chimiques, que contre les solidistes et les iatromécaniciens, que se produisit au xviii^e siècle la réaction de l'Ecole vitaliste montpelliéraine.

(1) Van Helmont, 1577-1644.

(2) Hoffmann 1660-1742.

II

L'HUMORISME ET L'ECOLE DE MONTPELLIER

« Olim Coius, nunc Monspelliensis Hippocrates. »

Depuis sa fondation, l'Ecole de Montpellier n'avait pas toujours eu une doctrine fixe et nettement formulée; et cependant, on peut sans hésitation la mettre en tête de toutes les Ecoles qui acceptèrent franchement l'héritage hippocratique. Elle sut de bonne heure s'imprégner des dogmes institués par le Vieillard de Cos; elle parvint à les perpétuer dans leur pureté, à les défendre contre d'innombrables attaques, elle réussit à les perfectionner et à en élargir le cadre.

Et si parfois, au cours des siècles, elle a fait des concessions aux théories alors en honneur, elle les fit souvent avec assez de mauvaise grâce, se montrant toujours fervente de l'observation clinique et dominée par le profond respect de la doctrine hippocratique.

Ce fut, au XVIII^e siècle, Boissier de Sauvages¹ qui, le premier en Europe, osa attaquer le mécanicisme et ramener les esprits à l'étude de la nature humaine. Il fut le véritable fondateur de la doctrine montpelliéraine et l'im-

(1) Boissier de Sauvages, 1706-1767.

pulsion qu'il donna à la science de l'homme fut essentiellement hippocratique.

« Il connaissait, dit F. Bérard, les écrits de tous les observateurs dignes de quelque attention, depuis Hippocrate jusqu'à lui; de telle sorte qu'il avait les matériaux d'un système médical »¹.

Avec Borden, Barthéz, Dumas, Bérard², la doctrine vitaliste s'affermirait. Voyons ce qui en constituait l'esprit.

Les lois du monde organique et vivant, disait cette doctrine, sont différentes de celles qui régissent le monde inorganique. Se basant sur cette distinction primordiale entre les phénomènes vitaux et les phénomènes physico-chimiques, le vitalisme faisait de la vie le point de départ de la médecine, la base sur laquelle cette science devait s'élever.

L'Ecole de Montpellier fut donc amenée à se préoccuper de cette chimie vivante, qui élabore les humeurs, de l'harmonie de tous les mécanismes, qui concourent à l'entretien de la vie. Elle étudia les altérations diverses des humeurs dans la maladie mais, hippocratique dans son essence, elle les admit liées aux altérations organiques, sous l'influence du système nerveux, comme un effet de la *force vitale*.

Cette *force vitale*, attaquée tant de fois, et, le plus souvent, mal comprise, par les Ecoles adverses n'est, comme disait le professeur Grasset « qu'un mot utile, parce qu'il exprime une idée, parce qu'il résume un fait, le fait clinique scientifique de l'unité de l'être vivant à l'état pathologique et à l'état physiologique »³.

(1) F. Bérard, loc. cit.

(2) Borden, 1722-1766 — Barthéz, 1734-1806. — Dumas, 1765-1843.

(3) Grasset. — *Montpellier médical*, 1879.

Héritière des enseignements de l'Ecole de Cos, Montpellier conçut la théorie des altérations humorales non comme la clé du problème de la vie, mais seulement comme une partie de ce problème.

Pour elle, les disputes entre solidistes et humoristes, recherchant dans les fluides ou dans les organes la première altération morbifique, sont sans intérêt et elle porte toute son attention sur les affections de la *force vitale*, cause conservatrice des uns et des autres.

A l'encontre de toutes les autres Ecoles, celle de Montpellier ne se prononce pas d'une manière définitive et absolue sur l'humorisme.

Elle regarde le solidisme et l'humorisme comme deux théories également fausses, si l'on veut en faire la base d'une doctrine médicale et elle croit, comme le dit Bérard, « qu'elles n'ont pas plus de vérité que le corps n'aurait de vie, si l'on séparait les humeurs des solides ».

Cette doctrine vitaliste était la seule que l'on put extraire légitimement des écrits du Vieillard de Cos, la seule qui put donner à la science médicale une base solide, tant pour la théorie que pour la pratique. Hippocrate, l'avait établie par l'inspection immédiate de la nature, par l'observation et l'étude des faits qui se manifestent dans l'homme sain et dans l'homme malade.

Il importe peu, en effet, au médecin qu'une maladie commence par la seule altération des solides ou des liquides. Ne vaut-il pas mieux, au lit du malade, tenir compte des grandes lois particulières qui régissent la conservation de l'intégrité de l'organisme.

L'étude de ces lois était la base de toute la médecine hippocratique; ce fut la base de la doctrine montpelliéraine et Barthéz reprenant l'*impetum faciens* d'Hippocrate en fit le *principe vital*: cause abstraite produisant le

phénomène de la vie dans le corps humain, somme de toutes les forces qui concourent à la conservation de l'être et facteur de son fonctionnement harmonique.

Ce n'est donc pas sur un éclectisme sans fondement que l'Ecole de Montpellier établit sa doctrine, pas plus que sur un principe arbitraire, tel que l'altération des humeurs, la lésion mécanique, ou la viciation de quelque principe métaphysique.

Elle la fit reposer sur les bases solides de l'hippocratisme, c'est-à-dire sur cet ensemble de faits acquis à la science médicale par la complète observation et l'étude de l'homme vivant, malade ou sain.

Comment donc concevait-elle la maladie ?

La maladie, disait-on habituellement, est caractérisée par l'altération d'un tissu, d'une humeur, d'un organe, d'un appareil.

Pour l'Ecole montpelliéraine cette définition est fausse. Si, à la vérité, on observe dans la maladie des dégradations organiques, cela ne veut pas dire que ces dégradations, qui précèdent, accompagnent et suivent l'acte morbide, soient la partie essentielle et obligée de la maladie.

La maladie est donc un acte essentiellement vital, se produisant dans l'économie vivante, laquelle subit la cause morbifique et réagit contre elle. Ce qui caractérise cet acte morbide c'est la lutte de l'organisme, avec la réaction de ses humeurs et de ses milieux, c'est la manifestation de la *force vitale*, de la « *Vis medicatrix Naturæ* ».

Cette conception montpelliéraine revient en honneur dans la médecine contemporaine; et l'humorisme, modernisé par la bactériologie, n'est pas étranger à cette renaissance. Le professeur Bouchard, de Paris, qui pourtant n'est pas un adepte de notre doctrine vitaliste, a pu écrire. « La nature médicatrice est le fond de toute méde-

cine naturiste, l'idée mère, de toutes les théories pathogéniques de l'époque moderne »¹.

Nous avons brièvement exposé la conception vitaliste de la maladie et le rôle que cette doctrine assigne aux altérations humorales. Il convient maintenant de connaître quelle part importante, la médecine contemporaine attribue à l'état du milieu humoral, dans les maladies aiguës et chroniques.

(1) Bouchard. — Traité de Pathologie générale. Paris, 1895

III

LE MILIEU HUMORAL DANS LES MALADIES AIGUES

*Quæ faciunt in hominē actiones sanas,
eadem in ægroto morbosas. — HIPPOCRATE.*

Contre l'Ecole de Montpellier s'éleva, au commencement du XIX^e siècle, l'Ecole Organicienne de Paris, dont le chef fut Broussais¹, élève de Bichat. Dans le Cours de Pathologie et de Thérapeutique générale, qu'il professa, tout lui fut prétexte pour affirmer que l'inflammation était la source de tous les troubles pathogènes produisant la lésion. Dès lors, la lésion organique apparut comme le grand fait anormal, initial, déterminant et caractérisant la maladie.

Avec Claude Bernard, la lésion fut délaissée. Grâce à sa méthode expérimentales, dont il démontra l'importance dans son « *Introduction à la médecine expérimentale* », il s'attacha à l'étude du trouble physiologique.

Il conçut la maladie comme une perturbation des actes physiologiques, et ne vit, à l'origine des faits biologiques, que des conditions physico-chimiques, conditions qu'il étudia sans en rechercher la cause morbide.

(1) Broussais, 1772-1838.

C'est à Pasteur qu'échut l'honneur de découvrir l'agent animé, le microbe qu'avait pressenti un Montpelliérain méconnu, A. Béchamp.

On connaissait la lésion organique, l'agent causal étant découvert, on allait être à même de comprendre le mécanisme de la maladie.

La médecine, après les recherches fructueuses de Claude Bernard et de Pasteur, paraissait avoir subi une transformation telle que l'on put la diviser en deux ères distinctes : une anté- et l'autre post-bactérienne.

Certes, il était important de connaître l'agent déterminant, pour pouvoir le combattre ; mais fallait-il considérer la maladie comme la culture d'un microbe dans un bouillon particulier de laboratoire bactériologique ?

Si cela avait été vrai, la médecine aurait subi un bouleversement sans précédent et la doctrine de Montpellier n'eût plus eu qu'à disparaître.

Cependant, notre vieille Ecole, à laquelle on avait tant de fois reproché sa philosophie médicale, avait conçu, sans pouvoir le prouver, un mode de transmission de maladie analogue à celui dont Pasteur avait démontré l'existence. Elle ne connaissait pas le véhicule qui, à travers le temps et l'espace, propageait les propriétés nocives, puisées dans un autre organisme. Mais si ce n'était pas le microbe, morphologiquement connu, c'était le *contage*, c'étaient les *miasmes* que nos anciens montpelliérains avaient imaginés, avec leur esprit clinique si profondément observateur. Ces miasmes, nous les voyons, nous les cultivons et même certains ont encore échappé au microscope.

Comme l'a dit le professeur Charles Richet « pour comprendre vraiment l'évolution du microbe, il a fallu reve-

nir à l'analyse biologique chimique, c'est-à-dire à l'humorisme »¹.

Et à quel humorisme, si ce n'est à celui qu'avait admis de tout temps l'École vitaliste montpelliéraine, à celui qui concevait l'altération des humeurs comme des effets de la nature médicatrice.

(C'est ainsi que M. le professeur Forgue put dire : « Nous n'avons plus cette doctrine fataliste des premières heures de la bactériologie qui considérait l'organisme à la façon d'un bouillon de culture où poussait, de manière constante, la graine infectieuse. Réagir, et lutter pour la guérison, c'est au contraire le propre de nos tissus »².

Si l'organisme attaqué par le germe morbifique lutte pour la guérison, on peut affirmer, aussi, que sur l'organisme sain l'infection n'est pas aisée, car il est peu hospitalier pour le microbe. Il y a comme le disait Hunter « le pouvoir antiseptique de la vie ». Et Grasset disait : « Nous pouvons dire que normalement, nativement, le sang et les humeurs de l'homme sont en état bactéricide. La santé est la règle »³.

Mais, admettons que l'agent microbien soit arrivé dans l'organisme, comment va-t-il se comporter ?

Secrétant des toxines spéciales, qui, par l'intermédiaire du sang vont imprégner rapidement l'économie entière, le microbe va provoquer la réaction des cellules organiques impressionnées.

Il va donc se produire une modification réactionnelle des humeurs, une rupture de l'équilibre physiologique du sang ; altérations dont le but sera d'augmenter la résis-

(1) Discours prononcé au Congrès de Physiologie de Vienne 26 septembre 1910.

(2) Forgue. Précis de Pathologie externe.

(3) Grasset. *Montpellier médical*, 187.

tance des cellules et d'atténuer ou de détruire les microbes. Les leucocytes subissent, dans la maladie aiguë, les modifications les plus importantes et ces modifications doivent être interprétées comme des réactions favorables destinées à assurer la défense de l'organisme par le mécanisme de la phagocytose et de la bactériolyse.

La phagocytose, cette lutte du globule blanc contre le microbe, que Metchnikoff décrivit, le premier, dans les diverses phases de l'inflammation, n'est pas suffisante pour conserver l'intégrité de l'organisme. Désintégrer le microbe, en arrêter le parasitisme n'est pas la seule réaction utile de l'organisme; celui-ci dispose d'autres moyens, efficaces contre les toxines microbiennes que la bactériolyse a libérées; c'est le mécanisme de l'immunité.

L'immunité est le phénomène par lequel se produisent dans l'organisme des antitoxines qui le protègent contre l'empoisonnement causé par une toxine.

Et, sur ce point, les plus récentes découvertes se rallient à la conception montpelliéraine.

Nous avons dit que notre École ne professait pas un humorisme exclusif; et, parallèlement aux altérations humorales, admettait une altération des tissus. Or, après avoir interprété l'immunité par l'épuisement des humeurs en principe capables de nourrir l'agent microbien, après l'avoir uniquement interprétée par la propriété bactéricide des humeurs, on admet, à l'heure actuelle, une autre façon de la concevoir.

S'il est démontré que le plasma sanguin normal a un rôle protecteur important, et que chacune de ces substances normales (albumines, lécithines, cholestérine, lipoides), peut être considérée comme un antitoxique, il n'en est pas moins vrai que ces antitoxines ne se bornent pas à circuler dans le sang, mais qu'elles se fixent sur certai-

nes cellules, leur conférant ainsi un certain degré d'immunité.

A côté de la propriété bactéricide des humeurs, il faut donc faire une place à l'immunité des tissus.

Cette immunité, ainsi comprise, ne vient-elle pas montrer la vérité de la conception montpelliéraine. Les anciens cliniciens ignoraient cette défense spéciale des humeurs de l'organisme, mais ils comprenaient bien que la maladie était toujours générale, *totius substantiæ*, que l'être réagissait en entier, avec l'unité et la solidarité de tous ses éléments.

Actuellement, on revient à l'étude de ces altérations humorales et avec les antigènes et les anticorps, avec les alexines et les précipitines, voilà que renaît un humorisme mieux compris, grâce à la perfection de nos moyens d'enquête.

Ce n'est pas la chimie des médecins du XVIII^e siècle, mais l'étude des fonctions biologiques des humeurs dont nous ne pouvons parfois isoler les constituants, mais dont on décrit cependant les propriétés.

Il semble, à ce point de vue, que nous ne faisons là que ce que faisait Hippocrate, lorsqu'il décrivait les humeurs qu'il imaginait.

Aussi, en constatant que la médecine contemporaine cherche chaque jour à pénétrer dans l'intimité de nos tissus, pour arracher à l'organisme le secret de ses réactions biologiques et humorales, nous pouvons répéter ce que disait M. le professeur Vires, dans ses Leçons de Clinique Médicale :

« En ce moment et sous nos yeux nous assistons à une poussée victorieuse des vieilles doctrines médicales, heureusement conservées dans notre Faculté. Par un juste retour à l'observation hippocratique, la lésion en tant

qu'importance perd du terrain et l'agent causal le microbe n'a plus la première place.

L'organisme avec ses réactions vitales, l'organisme avec ses humeurs et ses milieux, ses leucocytes, la phagocytose, la propriété bactéricide de ses humeurs, la propriété antitoxique de certaines cellules reprend son rang dans ce conflit qu'est la maladie et ce rang est le premier »¹.

(1) Vires. Leçons de clinique médicale. Montpellier, 1900.

IV

LE MILIEU HUMORAL DANS LES MALADIES CHRONIQUES

Morbi acuti Deum habent auctorem, chronici autem ipse nos. (SYDENHAM).

La bactériologie a donc remis en honneur, dans l'explication des maladies aiguës, les théories humorales, en leur donnant la signification que leur avait trouvée notre Ecole montpelliéraine.

Mais ces mêmes théories pouvaient-elles donner la clef du mécanisme de la maladie chronique?

D'accord avec la tradition hippocratique, l'Ecole de Montpellier avait admis la notion de diathèse, en tant que trouble permanent et caché, qui doit se révéler un jour par l'acte morbide; la maladie spontanée. Ce n'était pas une prédisposition à l'état morbide, c'était, en réalité, un véritable état de maladie.

Un grand montpelliérain, Eugène Estor, définissait la diathèse « un état morbide général, spécifique et persistant, pouvant rester latent ou caché pendant un temps plus ou moins long, et finissant par déterminer, presque toujours, une altération des liquides naturels ».

Dans une de ses leçons orales, Jaume résumait, en 1859, les traits principaux de la diathèse: « Le mot diathèse

qualifie les affections chroniques sans tendances vers la résolution, se fortifiant, au contraire, par des actes morbides dont la continuité ou la répétition, le caractère synergique, la nature congénère des produits, annoncent un état fixe, spécial de la cause vitale, rappelant dans l'ordre pathologique ce que le tempérament est dans l'ordre vital ».

Nous voyons donc comment on peut comprendre le mécanisme de la maladie chronique.

L'organisme malade tend toujours à sa guérison et à sa conservation. Si la cause morbide est passagère, et le sujet relativement résistant, la guérison doit survenir rapidement : c'est la maladie aiguë.

Tout au contraire, si nous supposons la cause morbide permanente et paralysant, à tout moment, l'effort de la nature médicatrice, l'organisme s'affaiblissant réagit de moins en moins, il y a altération profonde de la force vitale, il y a chronicité de l'état morbide.

C'est donc là un véritable état pathologique où nous allons essayer de découvrir le rôle et l'importance des altérations humérales.

Le professeur Bouchard, de l'Ecole de Paris, a démontré, dans son *Traité de Pathologie générale*, que cette chronicité était due, aux troubles généraux de la nutrition.

Les accélérations, les ralentissements, les perversions du mouvement nutritif apportent un changement dans la physiologie de l'organisme et retentissent sur la constitution des humeurs.

Chacun des matériaux constitutifs de nos tissus et de nos humeurs, pour s'assimiler et se désintégrer passe par un processus métabolique spécial. Il pourra donc y avoir dans l'organisme autant de vices de nutrition particuliers

qu'il y aura de processus métaboliques. On peut concevoir alors la multiplicité des diathèses pouvant exister chez un sujet: diathèse isolée ou associée à d'autres diathèses.

« Le vice du métabolisme énergétique, dit Marcel Labbé¹, conduit à l'obésité; le vice de la glyco-régulation constitue le diabète; celui du métabolisme purique forme le fondement de la goutte et de la lithiase rénale; la dégradation anormale des albumines mène à l'intoxication acide et au coma diabétique; l'élimination insuffisante des chlorures est responsable des œdèmes et de certains accidents urémiques ».

Dastre en 1889 décrit le rôle régulateur du chlorure de sodium, qui assure aux diverses humeurs de l'organisme la fixité de leur pression osmotique. On a vu depuis que ce sel n'assurait pas uniquement la régulation physique en rétablissant la concentration moléculaire des humeurs, mais encore tendait à ramener à la normale la composition chimique de ces humeurs.

Voilà donc les acides organiques, les sels, la graisse, les hydro-carbones, l'acide urique, constituant l'altération humorale qui va former l'*humeur peccante*, troubler l'équilibre de la vie et établir l'état pathologique.

N'est-ce pas là une notion hippocratique et l'aurait-on acceptée, il y a cent ans, ailleurs qu'à Montpellier? De plus, la médecine contemporaine se trouve aussi en complète communion d'idées avec notre Ecole vitaliste dans le classement de ces vices de nutrition. Car, ce n'est pas dans la lésion anatomique, qu'il faut chercher l'origine de ce métabolisme anormal; c'est dans la vie de l'acte physiologique. A l'heure actuelle, on a suffisamment dé-

(1) Marcel Labbé. Les grands troubles de la nutrition. *Presse médicale*, 1912.

montré qu'il n'y a aucun rapport entre la gravité de la lésion organique et l'intensité du trouble métabolique.

On ne peut, en aucune façon, se baser sur l'intensité du trouble de la régulation des sucres chez un diabétique pour établir un rapport avec la lésion de son foie ou de son pancréas. On a trouvé des pancréas sclérosés chez des sujets qui n'avaient jamais eu de glycosurie, et l'on a vu des individus succomber à un diabète grave en conservant l'intégrité de leur pancréas.

Voilà bien, semble-t-il, le triomphe moderne des idées montpelliéraines et la déchéance des idées organiciennes, qu'on a opposées, il y a un siècle, à notre Ecole. « Le médecin d'aujourd'hui, qui veut aborder l'étude de la nutrition », déclare Marcel Labbé « doit laisser au second plan ses préoccupations d'anatomiste et en arriver, comme le recommandait le professeur Lépine, à penser en physiologiste. C'est de ce côté qu'il trouvera peu à peu la solution des problèmes »¹.

Enfin, dans la médecine actuelle, on admet une conception nouvelle des diathèses, conception humorale qui semble inspirée des idées montpelliéraines sur la maladie.

Notre organisme se trouve constamment en imminence d'intoxication, même à l'état normal. Par la désassimilation, les fermentations, l'usure, il est, comme le disait le professeur Bouchard: « *Un laboratoire de poisons* ».

Sous l'influence de ces poisons, l'organisme s'infecte mas, en même temps, dans un but de protection de l'individu et de l'espèce, il réagit aux atteintes de l'intoxication, en se mettant en état de défense particulier, qui se traduit par des modifications humorales.

Lors d'une attaque ultérieure, cet état de défense produira des réactions diverses, qui peuvent être soit des

(1) Marcel Labbé, loc. cit.

réactions d'immunité, soit des réactions d'anaphylaxie. Or les conséquences de ces réactions peuvent être pathologiques et produire la diathèse, état morbide qui favorisera alors les toxi-infections et les troubles du métabolisme. On aura donc affaire à un cercle vicieux.

Nous avons vu ce qu'était l'immunité, réaction défensive et protectrice par excellence.

L'anaphylaxie, dont nous devons la découverte à Charles Richet, est la propriété qu'ont certains poisons d'augmenter au lieu de diminuer la sensibilité de l'organisme à leur action.

« Dans cette notion expérimentale », dit le professeur Forgue « nous trouvons l'explication de ce que les vieux cliniciens appelaient l'idiosyncrasie, c'est-à-dire le mode personnel de réaction de chaque individu aux actions toxiques ».

L'anaphylaxie fait partie du processus général de la défense de l'organisme. L'hypersensibilité doit hâter l'apparition de la période d'immunité ou permettre à de faibles doses de poisons de provoquer les réactions intenses favorables au développement de cette immunité.

La diathèse, expliquée ainsi par les défenses réactionnelles des humeurs organiques, n'est-ce pas là encore une idée toute montpelliéraine ? N'est-ce pas l'organisme qui, provoqué par la toxine, crée la maladie, l'état pathologique ? Dans ces conceptions nouvelles de la médecine nous trouvons, à chaque pas, la *vis naturæ medicatrix* de nos vieux montpelliérains luttant constamment contre la cause morbifique.

(1) Forgue. Précis de Pathologie externe, 1917.

V

L'HUMORISME MODERNE ET LA CRISE HIPPOCRATIQUE

*Crassescunt humores, morbo ad crisin
progreddente. — HIPPOCRATE.*

La doctrine purement humorale des crises était une des parties les plus importantes de la médecine antique. S'il y avait des médecins qui la rejetaient comme vaine et inutile, la plupart suivaient Hippocrate.

Grâce à une observation patiente, le Père de la Médecine avait remarqué une amélioration de l'état général, une atténuation des phénomènes morbides, après l'élimination des matières peccantes, des humeurs viciées de l'organisme. Aussi fit-il consister la première règle de pratique médicale à procurer, quand il était besoin, les évacuations utiles par des voies normales ou anormales.

Mais il déclarait que ces évacuations n'étaient louables qu'autant qu'elles profitaient au malade. Il faisait également la remarque que ce qu'il importait, ce n'était pas tant la quantité d'humeur évacuée que la qualité et la nature de ces humeurs.

« Ne jugez pas, dit l'aphorisme XIII, ces évacuations par leur quantité, mais si elles sont ce qu'il convient, et si le malade les supporte aisément ».

La doctrine des Crises, exagérée par les uns, bafouée par les autres, s'éloignant également tous de la conception d'Hippocrate, a survécu à tous ces débats. Arnauld de Villeneuve, qui se montra toujours fort sage dans sa pratique, se déclara pour la doctrine des crises, mais repoussa la prétendue efficacité des jours critiques et la superstition des nombres, qui avait entaché d'erreur cette doctrine.

L'Ecole de Montpellier, héritière respectueuse de la tradition hippocratique, ne pouvait que conserver cette doctrine des éliminations critiques, en l'admettant comme un phénomène démontré par l'observation. C'est ainsi que Sauvages, Borden, Barthez, adoptèrent cette doctrine purement humoriste.

En effet, quelle que soit l'issue du travail critique, le médecin y verra toujours un effort de la nature pour lutter contre la maladie et la résoudre; il verra, dans cet effort, une manifestation éclatante de cette force qu'il appelle « *natura medicatrix* ».

Or, les crises ont trouvé de nos jours des défenseurs plus ardents qu'elles n'en eurent jamais. Lisez dans la thèse de Chauffard, professeur à la Faculté de Paris, qui ne déguisait pas son antipathie pour Montpellier, lisez ce passage tout montpelliérain de caractère: « Aujourd'hui avec ce que nous savons, grâce aux progrès de la chimie biologique, avec ce que nous a enseigné la bactériologie, ne sommes-nous pas conduits à une conception analogue à celle qu'avait eu Hippocrate? Ne connaissons-nous pas pour beaucoup de maladies, cette matière peccante qui a si souvent suscité des railleries? Ne surprenons-nous pas bien souvent son expulsion sur le fait? »

L'expérience avait consacré l'utilité de ces moyens de guérison, des expectorations, des sueurs, de la diurèse, de

la diarrhée, des vomiques. Par analogie, dans la pratique médicale, la prescription des saignées, des vomitifs, des purgatifs, des sudorifiques, des diurétiques, des emménagogues, des béchiques, des expectorants, n'avait pour but que de procurer des évacuations artificielles.

La pathologie microbienne, loin d'ignorer la crise, lui a donné un lustre nouveau, en ajoutant à la notion de l'évacuation des humeurs viciées, celle de l'élimination des bacilles et de leurs toxines.

Les anciens avaient remarqué l'importance des sueurs critiques. Hippocrate déclare dans les *Prognostics de Cos* que « les sueurs les plus favorables sont celles qui délivrent de la fièvre dans les jours critiques, toutes celles qui soulagent sont utiles ». Aurait-on pu supposer que de nos jours cette notion gardât toute sa valeur? Il est prouvé, par exemple, que les sueurs des tuberculeux sont le véhicule du bacille de Koch et, par conséquent, doivent être considérées, à bon droit, comme des crises salutaires d'élimination bacillaire.

Dans le kyste hydatique du poumon, la vomique loin d'être, comme certains le pensaient, une complication de la maladie, doit être regardée comme un mode de guérison. Unique et suivie de guérison rapide, à répétition, et ne donnant lieu qu'à une guérison lente, on peut affirmer que, dans la majorité des cas, les kystes hydatiques se terminent favorablement grâce à la vomique.

Ces excréctions, ces expectoration ont été de tout temps des faits d'observation courante. Mais dans la médecine moderne, où le laboratoire a apporté le secours de ses techniques, on pouvait s'attendre à voir se révéler l'existence de crises humorales d'observation difficile.

La crise selon Hippocrate n'était pas seulement ses excréctions mais bien tout changement qui survenait au

cours d'une maladie, dérangeant les fonctions de l'organisme et se terminant, alors, par les phénomènes critiques visibles.

Les travaux modernes de Vidal et Abrami ont décrit récemment certains phénomènes particuliers. Dans l'asthme, dans l'urticaire alimentaire, dans l'hémoglobinurie paroxystique, ils ont décrit un choc, un trouble subit qui rompt l'équilibre des colloïdes de l'organisme. C'est la *crise hémoclasique*, crise vasculo-sanguine véritable, caractérisée par de l'hypotension artérielle, de la leucopénie, des troubles de la régulation et une inversion de la formule leucocytaire.

Ces phénomènes encore peu connus semblent devoir expliquer la pathogénie de certains troubles morbides. Ces faits biologiques sont appelés à être, dans la séméiologie de plusieurs maladies, un véritable « *stigmat humoral* » dont la révélation sera grandement utile au clinicien.

VI

LES HUMEURS DE L'ORGANISME ET LES METHODES NOUVELLES DE DIAGNOSTIC

Ce n'est pas assez de compter les expériences ; il les faut poiser et assortir.

MONTAIGNE. Les Essais.

Lès anciens, par l'insuffisance des notions chimiques et biologiques, n'avaient pu approfondir l'étude des altérations des liquides de l'organisme.

Grâce au perfectionnement des techniques et au développement des sciences biologiques, on a vu naître et se perfectionner des méthodes nouvelles qui ont permis d'aider et de contrôler les diagnostics cliniques.

L'importance primordiale du rôle joué par le sang provoqua les recherches d'Andral et de Gavarret qui furent, au commencement du xix^e siècle, les créateurs de l'hématologie.

A l'heure actuelle, la numération des globules rouges et blancs, la détermination de la formule leucocytaire, la mesure de la résistance globulaire, la chromométrie, l'analyse chimique et la recherche de l'urée dans le sang, nous apportent des renseignements précieux sur les anémies, la chlorose, les leucémies, les ictères, les maladies

du rein. Par la recherche de la viscosité sanguine on peut apprécier l'équilibre de l'appareil cardio-vasculaire.

La pathologie et la clinique ont trouvé une source féconde en renseignements dans le *cyto-diagnostic*. Cette méthode, découverte par Widal et Ravaut, consiste à rechercher la nature et le nombre des éléments cellulaires contenus dans les divers liquides de l'organisme, tels que les épanchements pleuro-péritonéaux, articulaires, le liquide céphalo-rachidien, le liquide d'hydrocèle, le sang, le sérum sanguin, l'urine et même le contenu des pustules de certaines dermatoses ou la sérosité du vésicatoire.

Appliqué aux épanchements pleurétiques, il permet de caractériser la nature des diverses pleurésies.

Depuis que la pratique de la ponction lombaire est devenue courante en clinique, l'étude du liquide céphalo-rachidien a pris une grande importance. Le *cyto-diagnostic* renseigne le clinicien dans les affections des centres nerveux ou de leurs enveloppes.

Le phénomène général de l'agglutination microbienne par le sérum a été l'objet de nombreuses applications au diagnostic et a surtout donné des résultats importants en ce qui concerne la fièvre typhoïde : c'est le *séro-diagnostic*. Sur ces mêmes réactions biochimiques est basée la réaction de Bordet-Wassermann dont on se sert journellement dans le diagnostic de la syphilis.

Le laboratoire, par l'étude du liquide gastrique, a fait faire de grands progrès à la pathologie des dyspepsies, en lui apportant des éléments sémiologiques nouveaux.

Enfin, l'analyse complète des urines et l'étude attentive des rapports de ses résultats analytiques contribuent à renseigner le clinicien sur l'état de l'appareil urinaire.

On le voit, le laboratoire moderne fournit à la clinique un grand nombre de faits et d'expériences tirées de l'étude des altérations humorales.

L'hippocratismes qui a toujours été la méthode de l'Ecole de Montpellier procédait à la fois de l'analyse et de la synthèse. Au lit du malade que l'on examine en vue d'arriver à un diagnostic, il faut tout d'abord établir une analyse et accumuler le plus grand nombre de faits et de renseignements.

Mais ceux-ci n'ont de valeur que si l'intelligence les série, les rapproche, les compare. C'est là qu'apparaît bien évidente la nécessité d'une méthode, d'une doctrine, qui guide l'esprit clinique du médecin.

En aucune façon, les recherches scientifiques ne doivent dispenser d'un examen médical complet.

Pour avoir toute leur valeur, l'étude des altérations humérales doit être menée de pair avec l'examen clinique du malade, de manière à le compléter et le contrôler mais non le remplacer. C'est ainsi que l'on conçoit, à l'Ecole de Montpellier, l'utilisation des méthodes nouvelles de diagnostic empruntées à l'étude des réactions humérales.

CONCLUSION

Quod oculorum aciem effugiunt, hæc intelligentiæ visu comprehenduntur.
HIPPOCRATE. *de Arle.*

On a vu, dans le cours de ce bref essai, qu'il existe réellement dans la médecine contemporaine, une renaissance de l'humorisme; humorisme qui tout en étant rajeuni et basé sur la plupart des découvertes scientifiques, peut être rapproché de l'humorisme hippocratique. Cette renaissance est due à la remise en honneur des méthodes d'observation et d'expériences qui furent toujours conservées par notre Ecole montpelliéraine parce qu'elles sont les bases mêmes de la doctrine hippocratique.

Actuellement, l'analyse du sang et des urines, l'étude des divers produits d'excrétion et de sécrétion, tant à l'état normal qu'à l'état pathologique, font bénéficier la clinique de leurs découvertes importantes. Le laboratoire donne au médecin l'explication d'un grand nombre de phénomènes biologiques, demeurés jusqu'alors indéchiffrables et que seules pouvaient entrevoir les hypothèses de la philosophie médicale.

Mais pour tant que cette étude des altérations humorales apporte à la médecine des notions nouvelles, de matériaux utiles à l'édification de son diagnostic ou de son pronostic, peut-on baser sur elle un système médical? Comme le déclare le professeur Widai « l'attrait des découvertes nouvelles ne doit pas faire perdre de vue les

conquêtes que le temps a consacrées. Par un penchant naturel de l'esprit humain, on a demandé à la science nouvelle de donner à la médecine toute son orientation »¹.

L'Ecole de Montpellier par sa conception de la maladie nous préservera des excès dans lesquels tombent inévitablement ceux qui nient l'utilité d'une doctrine médicale et nous empêchera de faire de l'humorisme la base d'un système médical.

L'humeur viciée, disons-nous, n'est pas la maladie, n'est pas la cause de la maladie; elle est seulement une forme, importante il est vrai, de la réaction de l'organisme.

En comprenant l'humorisme de cette façon, l'Ecole de Montpellier ne fait que suivre la tradition d'Hippocrate, tradition qui fut dénaturée par la suite par ses disciples mêmes et surtout par Galien et son école dont les idées dominèrent pendant longtemps la médecine.

C'est Galien, non Hippocrate qui basait sa pathologie sur la viciation des humeurs et qui prétendait que la maladie résidait uniquement dans les altérations humorales.

Si l'on regarde dans le *Livre des Epidémies*, par exemple, la nature des questions qu'Hippocrate proposait à l'attention de ses élèves appelés au lit du malade, on se rendra compte de la pureté de sa doctrine. On verra que, pour lui, la théorie des quatre humeurs, de leurs altérations, de leurs effets, vrais ou supposés sur l'économie, de leur coction, de leur évacuation par diverses voies était une hypothèse qu'il avait puisée dans les faits d'observation.

C'était pour lui la source d'autant de renseignements,

(1) Widal, *Les Orientations de la Médecine*. Presse Médicale, 1911.

d'autant d'indications qu'il assemblait pour son diagnostic ou son pronostic.

Déniant toute ressemblance entre l'humorisme ancien et l'humorisme moderne, Jaccoud écrivait en 1863 : « Nous aussi, nous étudions avec sollicitude les modifications des liquides organisés, mais lorsque nous soumettons ces humeurs altérées aux investigations lumineuses de la science moderne, ce n'est plus, chacun le sait, dans l'espérance trompeuse, d'arriver à la connaissance d'une cause prochaine, c'est pour acquérir les éléments les plus précis du diagnostic et de la séméiologie »¹.

N'est-ce pas là une conception purement montpelliéraine ? s'étant toujours maintenue, dans la sagesse de ses médecins, loin des excès des humoristes et des solidistes. L'Ecole de Montpellier n'a jamais admis que la maladie put être recherchée dans une humeur viciée ou un organe lésé.

Elle n'a fait en cela que suivre les préceptes d'Hippocrate qui ne voulait pas que l'on s'occupe seulement des liquides, des solides ou du principe de vie. Il voulait qu'on ne les sépara jamais, qu'on les fit marcher toujours ensemble et de front. Il voulait que le médecin eut toujours devant les yeux l'être humain avec ses « *continentia* », ses « *contenta* » et son « *impetum faciens* ».

Admirable doctrine, pleine de sagesse et de vérité ! Dans son génie, Hippocrate sut contempler la médecine intégrale et s'il n'a pas laissé une doctrine plus complètement formulée, il nous en a donné la raison dans son premier aphorisme.

Ars longa, la science est immense ; *vita brevis*, la vie de l'homme ne peut suffire à son étude. Il n'a pas tout dit

(1) Jaccoud, loc. cit.

en effet, il n'a pas tout fait, mais ce qu'il a dit et ce qu'il a fait, étonne l'esprit humain.

N'est-ce pas, en effet, le propre d'un génie d'avoir créé par déduction la science médicale, en mettant en pratique les préceptes que Bacon devait donner deux mille ans après lui. N'est-ce pas encore la preuve éclatante de l'excellence de ces principes hippocratiques de voir la médecine contemporaine donner raison à la doctrine vitaliste montpelliéraine, à notre Ecole qui survécut à tant de déconvenues scientifiques et qui sortit victorieuse de tant de luttes.

Grâce à l'humorisme rajeuni par les conceptions modernes, le vitalisme hippocratique reprend sa place dans l'orientation de la médecine contemporaine.

Et le professeur Landouzy a pu dire :

« Vous ne vous étonnerez pas si les doctrines qui mèneront mon enseignement se réclament de l'humorisme et du vitalisme nouveaux. Mieux que tous les autres systèmes, l'humorisme et le vitalisme modernes ne fournissent-ils pas à la clinique la révélation de quelques-uns des comment, de quelques-uns des mécanismes et des procédés instrumentaux mis au service de l'économie, pour que celle-ci conquière la guérison, l'atténuation, comme l'immunité temporaire ou définitive des maladies? »¹.

(1) Landouzy. Leçon d'ouverture du cours de clinique médicale à l'Hôpital Laennec.

BIBLIOGRAPHIE

ALQUÉ (A.). — *Précis de la Doctrine médicale de l'Ecole de Montpellier*, 3^e édit. Montpellier, 1843.

Annales cliniques de Montpellier, 1830-40.

BÉRARD. — *Doctrine médicale de l'Ecole de Montpellier et comparaison de ses principes avec ceux des autres Ecoles anciennes et modernes*, 1821, t. I.

BORDEU. — *Œuvres complètes*. Paris, 1818.

BOINET. — *Les doctrines médicales*. Paris, 1920.

BOISSIER DE SAUVAGES. — *Les chefs-d'œuvre de M. de Sauvages*. Lausanne-Lyon, 1770.

BOUCHARD. — *Traité de Pathologie générale*. Paris, 1895.

CHARRIN. — *Semaine médicale*, 1892.

CHAUFFARD. — *Lettres sur le Vitalisme*. Paris, 1856.

Consultations choisies de plusieurs médecins célèbres de l'Université de Montpellier sur les maladies aiguës et chroniques. Paris, 1765-67.

FORGUE. — *Précis de Pathologie externe*, 6^e éd., 1917.

HIPPOCRATE. — *Œuvres complètes. Traduction française avec le texte grec collationné sur les manuscrits de la Bibliothèque royale par le chevalier de Mercy*. Paris, 1811-32.

JAUMES. — *De la Diathèse. Montpellier médical*, 1864.

GRASSET (J.). — *Traité des maladies du système nerveux*, 4^e édit., 1894.

— *Les Limites de la Biologie*, 7^e édit., 1914.

— *Traité de Physio-pathologie clinique*. Montpellier, 1912.

GRASSET (H.). — *Un savant méconnu: A. Béchamp*.

JACCOUD. — *De l'humorisme ancien comparé à l'humorisme moderne*. 1863.

GUARDIA. — *Histoire de la médecine d'Hippocrate à Broussais et ses successeurs*. Paris, 1884.

LABBÉ. — *Le sang act. médicales*.

— *Les grands troubles de la nutrition*. *Presse médicale*, 1912.

LANCEREAUX et PAULESCO. — *Traité de médecine*. 1903.

LORDAT. — *Rappel des principes doctrinaux de la constitution de l'homme, énoncés par Hippocrate, démontrés par Barthez*. Montpellier, 1857.

MEUNIER. — *Histoire de la médecine depuis ses origines jusqu'à nos jours*. 1911.

Montpellier médical, 1870-80.

RISUENO D'ALMADOR. — *Discours sur cette question: « Qu'est-ce que la pathologie générale »*. Montpellier, 1843.

TROUSSEAU. — *Cliniques médicales de l'Hôtel-Dieu de Paris*, 4^e édit., 1873.

VILAR. — *Essai sur la doctrine de Montpellier et la médecine contemporaine*, 1910.

VIRES. — *Leçons de clinique médicale*. Montpellier, 1900.

— De quelques nouveaux procédés d'exploration dans leurs rapports avec la médecine clinique. *Mémoires de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier*, 1905.

WIDAL. — Les orientations de la médecine. *Presse médicale*, 1911.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Avant-Propos	7
I. L'humorisme ancien.....	9
II. L'humorisme et l'Ecole de Montpellier.....	13
III. Le milieu humoral dans les maladies aiguës.....	18
IV. Le milieu humoral dans les maladies chroniques.....	24
V. L'humorisme moderne et la Crise hippocratique.....	29
VI. Les humeurs de l'organisme et les méthodes nouvelles de diagnostic.....	33
Conclusion.....	36

En ma qualité de Censeur de tour,
j'ai lu la Thèse ayant pour titre :
*La Doctrine de l'Ecole de Montpellier
et l'Humorisme moderne*, par M. André
VIALLES.

Je pense que la Faculté peut en
permettre l'impression.

Montpellier, le 28 Juin 1921.

Le Professeur,

VIRET.

Vu :

Montpellier, le 30 juin 1921.

Le Doyen,

E. DERRIEN.

Vu et permis d'imprimer :

Montpellier, le 30 juin 1921.

Le Recteur,

Jules COULET.

SERMENT

En présence des Maîtres de cette Ecole, de mes chers condisciples, et devant l'effigie d'Hippocrate, je promets et je jure, au nom de l'Etre suprême, d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la Médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent, et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe; ma langue taira les secrets qui me seront confiés, et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs ni à favoriser le crime. Respectueux et reconnaissant envers mes Maîtres, je rendrai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçue de leurs pères.

Que les hommes m'accordent leur estime si je suis fidèle à mes promesses! Que je sois couvert d'opprobre et méprisé de mes confrères si j'y manque!
